CINQUIÈME ANNÉE. — N° 33. L'émancipation des travailleurs ne peut qu'être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. DU 13 AU 19 AOUT 1910.

LA VOIX DU PEUPLE

JOURNAL SYNDICALISTE PARAISSANT LE SAMEDI

ORGANE DE LA FÉDÉRATION DES UNIONS OUVRIÈRES DE LA SUISSE ROMANDE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
PULLY-LAUSANNE
DERNIER DÉLAI POUR LES MANUSCRITS : LE MERCREDI

ABONNEMENTS
Un an, **4** fr. — Six mois, **2** fr. — Etranger, un an, **6** fr.
LE NUMÉRO : 10 CENTIMES

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX N° II. 416
L'argent destiné au journal peut être versé dans tous les bureaux de poste, **sans frais,** en indiquant notre compte de chèques II. 416.

PAUVRES GENS ET MACHINES

L'histoire des cent dernières années est dominée par une préoccupation constante : rendre plus utile, plus fécond le travail du cerveau et des bras, des muscles et de l'intelligence. Rien de plus prodigieux, en vérité, que le développement de l'industrie et l'infinie variété des machines. Or, l'industrie moderne, fille des mathématiques, de la chimie et de la mécanique, par son organisation même a entraîné, entraîne chaque jour des modifications profondes dans la société.

On espéra d'abord que le machinisme allègerait la fatigue de l'homme. Il est même encore des gens pour le croire. Songez donc : le marteau-pilon de Terni produit en un seul coup plus que six ouvriers travaillant toute la journée, et il peut donner cent coups *à la minute*, soit six cents journées de travail humain à la minute, et cela jour et nuit, sans connaître la fatigue!... Ce moulin, avec vingt ouvriers, moud 100,000 rations de farine et fait plus de besogne que quatre mille esclaves de l'antiquité!... Ce métier à tricoter, que conduit une seule femme, fait à la minute 480,000 mailles, remplaçant six mille tricoteuses à l'aiguille!... Ah! quels auxiliaires l'homme a là! Combien va diminuer le pouvoir de l'homme sur l'homme! Comme l'ouvrier va s'affranchir du travail servile! Quel accroissement considérable de production et, par suite de consommation!

Examinons. Nous verrons qu'il n'est pas un seul des avantages du machinisme qui n'ait sa contre-partie.

Karl Marx a consacré un chapitre aux machines. Il arrivait à cette conclusion que « toutes les inventions ne diminuent pas la fatigue humaine, mais seulement le prix de la marchandise; — que les machines ont empiré la condition de l'ouvrier, en rendant inutile le travail de l'homme vigoureux, en permettant l'emploi de femmes et d'enfants; — qu'au lieu d'atténuer la fatigue, elles l'ont rendue plus dangereuse et plus nuisible; — que si la richesse augmente, le paupérisme croît aussi dans des proportions équivalentes ».

Il faudrait être à la fois économiste, statisticien, physiologiste, etc., débarrassé de toutes préoccupations politiques, humanitaires ou sociales, pour parler congrûment du machinisme. Mais il est permis pourtant, sans prétention, de faire certaines remarques et prudemment de les dire.

Un professeur à l'Université de Turin, M. Mosso, a déjà observé qu'il arrive, pour la machine, ce qui s'est produit pour l'écriture. Dans le principe, dit-il, les livres ont eu pour effet d'aider la mémoire. Mais le but a été dépassé, et aujourd'hui, l'écriture et les livres, loin d'être un instrument de repos pour la mémoire, sont une des principales causes de la fatigue intellectuelle. De même, la machine n'allège pas la fatigue de l'homme, comme on l'avait espéré. La rapidité même du volant, l'activité vertigineuse des rouages, des propulseurs, des leviers, des balanciers, des engrenages, de tout ce qui mord, taille, râpe, frappe, agit, font de l'homme l'esclave de la machine. Comme elle, il ne peut se reposer. Son attention ne saurait se ralentir. Impossible de souffler, de chanter, de rêver un instant. Que dis-je? La moindre distraction peut être fatale à l'ouvrier. Ainsi, l'homme fait en quelque sorte partie de la machine elle-même et se transforme en automate, en accessoire. La part de son intelligence diminue. Son adresse, son habileté deviennent de moins en moins nécessaires à mesure que la machine se perfectionne. Conséquence : le niveau intellectuel du peuple s'abaisse, tandis que croissent son engourdissement, sa soumission, sa résignation.

La nécessité de concentrer l'industrie dans d'immenses ateliers a entraîné la disparition de la vie en liberté des ouvriers; le machinisme en fait des automates, et, par-dessus le marché, l'organisation ouvrière centralisée les discipline militairement, supprime toute initiative, mutile toute énergie, abat toute volonté. Quels lamentables troupeaux on prépare ainsi pour l'avenir!

D'autre part, la machine tend à amener dans les mains d'un petit nombre l'aisance et la fortune, au lieu d'établir l'égalité entre les hommes. Les déshérités deviennent les servants et les victimes de ceux qui peuvent substituer les forces naturelles aux forces humaines. Nous ne voyons donc pas que le machinisme fasse cesser l'exploitation de l'homme par l'homme, au contraire!

On a dit aussi qu'en multipliant les produits, en les dépréciant continûment par conséquent, les machines mettent de plus en plus les objets fabriqués à la disposition de tous. C'est exact. Mais qu'importe? Qu'on fabrique davantage et à meilleur compte des brocards, des velours, des soieries, des carrosses, des autos, des bijoux, etc., bien mince sera toujours la part du travailleur. De ce bon marché, il ne profite pas; mais par contre, les marchandises qu'il achète pour assurer sa subsistance subissent un renchérissement continu. Il lui coûte toujours plus pour se nourrir et toujours plus pour se loger aussi. La vie est toujours plus dure. Et tant que nous serons en société capitaliste, le progrès n'apportera ni adoucissement, ni soulagement à la classe laborieuse.

La remarque de Sismondi (dont une rue de Genève porte le nom) est toujours juste : « L'homme isolé travaillait pour se « reposer; l'homme social travaille pour « que quelqu'un se repose. Dès l'instant « que lui et ses égaux produisent plus, et « infiniment plus qu'il ne peut consommer, « il faut bien que ce qu'ils produisent soit « destiné à la consommation de gens qui « ne vivront pas en égaux, et qui ne pro« duiront point. »

Les bénéficiaires du progrès, du machinisme, du surmenage, de la surproduction sont donc les oisifs, les improductifs.

Et voilà comme le travail est toujours récompensé!

Les ouvriers ne peuvent pas jouir des richesses qu'ils créent; ils ne peuvent pas se les accorder par leur travail. Il en sera ainsi tant qu'ils travailleront pour le commerce, pour le trafic, pour la spéculation, pour ce qu'on appelle « le marché », — tant qu'ils ne travailleront pas pour eux-mêmes!

En résumé, le machinisme et la grande industrie ont créé le prolétariat moderne. Ils n'ont pas fait cesser l'exploitation de l'homme par l'homme. Ils sont nuisibles à l'intelligence de l'ouvrier et n'atténuent pas sa fatigue, au contraire! Le travail, plus machinal qu'autrefois, est aussi moins intéressant; il est à la fois plus intense et plus stupide. Et maintenant qu'il n'est qu'un rouage, l'ouvrier est plus dépendant. Il est un outil qui passe de main en main. Il n'est pas un cerveau, il n'est pas une âme, — d'où misère intellectuelle, morale et physique. Physique parce que le fait d'être un automate et de sentir sa dépendance déprime l'être humain, l'hébète, le pousse même vers les jouissances grossières. L'usine est en grande partie responsable de l'alcoolisme. Rien de plus bouffon, quand on pense, que l'industrie et le commerce représentés au fronton des expositions comme des divinités pacifiques, souriantes, grasses, molles, appuyées sur des gerbes et vidant sur une mappemonde des cornes d'abondance.

Hommes recrus, femmes hâves, enfants chlorotiques, lugubre troupeau des exploités, jeunes, vieux, mâles, femelles, santés détruites, raisons obscurcies, c'est de la richesse en effet telle que l'entend le langage courant. C'est de la richesse privée, c'est de la richesse budgétaire, de la richesse égoïste, mouillée de larmes et même de sang. Mais est-ce de la richesse véritable, de la richesse humaine, de la richesse vivante?...

Louis AVENNIER.

P.-S. — J'ai reçu de Russie une intéressante carte illustrée. Merci aux « amis inconnus » qui me demandent d'en faire le sujet d'un article. C'est entendu!

NOTRE CARNET

A Cully.

Après la révocation de Duvaud :

Le proprio vigneron : Fallait bien qu'on se venge du mildiou.

Un abruti : Il était incapable.

Un catholique : Il n'avait pas une vierge pour mère.

M. le greffier : Il ne boit pas.

Un mômier : C'est insupportable. Il ne veut pas se faire hypocrite.

L'Autorité : Quand l'Autorité a tort, elle a toujours raison.

M. le syndic : Je n'aime pas les gens intelligents.

Le nationaliste du cru : A Cully, il faut penser comme on pense à Cully.

Tous ensemble : Que la volonté de Dieu soit faite! Amen!

Janus.

Nous avons, à plusieurs reprises déjà, souligné l'attitude du *Journal de Genève* à l'égard de la police, selon que cette dernière persécute les ouvriers ou inquiète les canailles « comme il faut », ce qui est rare.

Quand il s'agit de nous, tout est bien, parfait. Haro! Et si nous disons que la police est composée en majorité de crapules, de voyous et de fainéants, on crie à l'abomination.

Or, à propos de l'affaire Rochette, le *Journal de Genève* (30 juillet) avoue une fois de plus que nous avons raison : « Quant à l'armée de mouchards mondains et politiques à laquelle M. Lépine attache tant de prix, on aurait tout bénéfice à la licencier aux trois quarts. Pour avoir, comme tout journaliste, coudoyé quelques-uns de ces personnages sympathiques, je sais ce qu'en vaut l'aune et les services qu'en peuvent attendre l'ordre et la justice. »

Nous le savons aussi, et la méprisante ironie du *Journal de Genève* ne dit pas autre chose que ce que dit notre franche, courageuse et fougueuse indignation.

Nous n'avons pas l'habitude de mettre des gants et du fard.

Travail et récompense.

Un vieillard de 60 ans, charpentier, s'est jeté à l'eau, dans l'Arve (Genève). Il avait sur lui ces quelques mots :

« Sans travail, sans ressources, presque aveugle, las de vivre, je vais faire un long voyage (1840-1910). »

S. D.

* * *

Un ferblantier, Henri Belly, 18 ans, travaillant sur un toit, rue de Berne (Genève), fut précipité dans le vide d'une hauteur de cinq étages. Il est mort.

Morale. — La voilà bien, l'honnête récompense après le travail!

L'arriviste arrivé.

J'ai lu avec une douce joie que le Viret, Soleil de l'Alimentation, s'était payé la tête de ses contribuables et avait refusé de préconiser le boycott de la bière en meeting public. De la part d'un ex-gueulard de cet acabit, cela me surprendrait si je ne savais son secret. Il m'a été donné par un poète italien, naturalisé Genevois, Léopold Spini, mort en 1861. Voici la clef du mystère :

LA GIROUETTE

Sur le vieux clocher de l'église,
Qu'il fît le vent, qu'il fît la bise,
A tous les souffles, sans effort
Grinçait si haut, grinçait si fort
La girouette, qu'à l'entendre
C'était la fièvre quarte prendre.
Vint le marguiller qui lui dit :
« Quand finira ton bruit maudit?
— Graisse-moi! » *lui répondit-elle.*
Puis elle grinça de plus belle.
Deux ou trois fois le marguiller
Revint, gronda, se fit railler...
Toujours : **Graisse-moi!** *— Que la peste*
Emporte mon corps et le reste
A tous les diables pour jamais,
Dit-il enfin, si je ne mets
Et la burette et plus encore
Dans la douille de la pécore!
— Il prit son huile et puis huila :
Dès lors tout bruit se tut. — Voilà!

Eh! voilà! Quand personne ne graissait, on entendait le Viret. Il en a maintenant son saoul : il se tait! Tous ses pareils, voyez vous-mêmes, étaient de grands gueulards. Parvenus, ils ont la bouche cousue, ils sont huilés :

Dès lors tout bruit se tait. — Voilà!

C'est l'ordre arriviste!

Mots de la fin.

— Depuis combien d'années Duvaud était-il instituteur?

— Treize ans.

— Avouez que vous avez mis du temps pour vous apercevoir qu'il est incapable!

— Que voulez-vous? C'est que nous le sommes encore plus que lui.

— Et Guillaume-Tell, avez-vous entendu parler de Guillaume-Tell?

— Oh! oui... C'est un type qui a rudement fait sa poire avec sa pomme.

Définition.

Union chrétienne. — Société de tempérance... intellectuelle.

Jacques Bonhomme.

Assassins!

Dans quelques heures, le président de la République française ira à Berne rendre visite aux autorités suisses.

Ces visites-là profitant toujours aux commerçants, aux hôteliers, aux industriels et aux financiers, la presse bien pensante, qui a fait la conspiration du silence autour de la révocation de l'instituteur Duvaud, la presse bien pensante parle tous les jours et depuis des semaines de cette visite avec ostentation. Tous les regards sont tournés du côté de Berne. Tous les honnêtes gens se recueillent et pensent avec respect à M. Fallières, le président de la République française...

Et nous, ouvriers, nous pensons à sa victime, le malheureux Liabeuf; nous pensons qu'à Saint-Etienne il y a une mère qui pleure son enfant, un jeune homme qui pleure son frère...

Nous pensons à Biribi, cet enfer des enfers, où les meilleurs se pourrissent, d'où les plus robustes ne reviennent presque jamais...

Nous pensons à Rousset, qui paie de cinq ans de son existence, et peut-être de sa vie, le crime d'avoir dit la vérité sur l'assassinat d'Aernoult...

Nous pensons à Hervé, qui est en prison pour quatre ans pour avoir dit ce qu'il pense...

Nous pensons à ces malheureuses que la police traque jour et nuit parce qu'elles n'ont, pour vivre, que la ressource de se vendre...

Nous pensons à cet enfant qui vient d'être condamné à quatre ans d'internement pour avoir crié sous le nez d'un cogne le supplément de la *Guerre sociale*...

Nous pensons à la foule des grévistes, qui toujours reçoivent des balles dans la peau ou sont remplacés dans leur travail par des soldats...

Nous pensons à la foule immense, immense, des victimes de l'ordre capitaliste...

Dans quelques heures, des centaines de poitrines crieront : « Vive Fallières! Vive la France! »

Et nous, ouvriers comme Liabeuf, nous crions : « Assassins! Assassins! »

S. CASTEU.

FÉDÉRATION DES UNIONS OUVRIÈRES
DE LA SUISSE ROMANDE

Le Congrès

semestriel aura lieu le dimanche 14 août, à 10 heures du matin, à l'Hôtel du Mont-Blanc, à Renens.

ORDRE DU JOUR

1. Rapport du comité fédératif.
2. — des Unions ouvrières.
3. — de l'Imprimerie.
4. — de la *Voix du Peuple*.
5. — du Service de Librairie.
6. Politique et syndicats.
7. Le christianisme social et le mouvement révolutionnaire.
8. Rôle des Unions ouvrières.
9. Désignation du lieu du prochain congrès et divers.

Nous adressons un pressant appel aux camarades de toute la Suisse romande et nous comptons sur une nombreuse participation de leur part à cet important congrès.

Le comité fédératif.

UNE EXPÉRIENCE SYNDICALISTE

III

Le Syndicat national des chemins de fer français avait donc décidé la grève générale pour le 14 octobre 1898.

Entre temps, un questionnaire avait été adressé aux organisations ouvrières de France. Il demandait :

1. Si les chemins de fer se mettent en grève, les membres de votre syndicat sont-ils résolus, par esprit de solidarité, à supporter la gêne momentanée qui en résultera?

2. Votre syndicat est-il décidé à se joindre au mouvement des chemins de fer en cessant lui-même le travail pour arracher au patronat les réformes que vous réclamez?

Comme toujours, les réponses écrites à ce questionnaire tardaient; 46 syndicats se prononcèrent pour la grève sans autre; 19 aussi, mais sous conditions; enfin 17 répondirent négativement. Sur ces entrefaites, le 13 septembre, éclate la grève des terrassiers de l'Exposition universelle. Le comité de la grève générale insistait pour une action décisive et suppliait les chemins de fer d'entrer en mouvement. Mais quatre mois d'attente ridicule avaient énervé le personnel et le conseil décida « d'ajourner la déclaration de grève générale et, si elle n'a pas lieu d'ici là, d'en donner les raisons au prochain congrès ».

Ce fut un tollé général de récriminations jusque dans le Syndicat national lui-même.

De fait, à Paris, le 3 octobre, les serruriers, les maçons, les peintres, les cordonniers, les charretiers, les démolisseurs, les débardeurs et les ouvriers des ponts cessaient le travail. La grève devenait formidable. Le 7 octobre, les menuisiers, les plombiers, couvreurs, zingueurs, les tailleurs de pierre et les parqueteurs suivaient le mouvement.

La Fédération des métallurgistes de France décida la grève le 13; les ébénistes, les briqueteurs-jointoyeurs, les monteurs en bronze, les sculpteurs sur bois, cessèrent le travail le 14. La plupart des autres corporations n'attendaient qu'un mot pour se mettre en branle.

Dans le sein du comité parisien de la grève générale, on attaqua vivement les chemins de fer à propos de leur inaction. Leur conseil fait mine de bouger; le 8 octobre, une circulaire signée de A. Lagaisse, secrétaire-adjoint, invite les organisations à répondre au questionnaire dans les trois jours. Le 11 octobre, le conseil, au complet, examine la situation et, après de passionnés débats, ajourne sa décision au lendemain 12 octobre, où il vote la grève par 13 voix contre 11 et deux abstentions. Ce résultat est constaté le 13 octobre, à 1 heure du matin. A 2 heures 10, soit une heure après, un ordre télégraphique était donné par le gouvernement enjoignant d'arrêter et de saisir tout ce qui avait trait à la grève. Les avis de grève portaient, disait-on, l'entête fictive de *Eugène Truche, vins en gros, rue Bouchardon, Paris.* A 11 heures 45 du matin, l'avis télégraphique était complété par un communiqué exact et précis. Le moniteur officiel, le *Temps*, publiait aussi, en le dénaturant, le vote de la grève.

On perquisitionna de suite au siège du Syndicat national et au domicile des administrateurs.

Ce qu'il y a de drôle, c'est que les imprimés annonçant la grève furent commandés au dernier moment dans une seule imprimerie, qui ne put les fournir assez tôt. Plus drôle encore est le fait que, Guérard, soi-disant en province, arriva tout effaré au siège du comité de la grève générale, avec un paquet d'affiches subversives sous le bras, et se prétendant poursuivi par la police. Etre traqué et

venir se réfugier impunément auprès du comité révolutionnaire entouré de mouchards, est pour le moins extraordinaire. Je me demande ce qu'il aurait dû faire de plus pour compromettre la grève. Presque personne ne fut avisé; 135 syndiqués, dont 46 du groupe de *Cosne-sur-l'œil*, 60 du groupe de Paris-Ouest (R. D.), firent acte effectif et connu de grève.

Une affiche nouvelle fut bien encore apposée sur les murs de Paris le 16 octobre, pour sonner le ralliement des forces des cheminots : « Ce serait tous les cheminots bafoués, ridiculisés, dignes d'être conduits à coups de triques », disait cette affiche aux non grévistes. Il était trop tard! Le ressort était cassé, bien cassé! On prit cet appel pour une mystification et tout finit par une débandade et une dispute qui se continua dans tous les groupes et dans tous les congrès jusqu'à l'année dernière où les cheminots se débarrassèrent enfin de Guérard de la façon que l'on sait.

Dans ce court résumé de faits tirés des aveux mêmes de Guérard et de son conseil, je me suis borné à exposer le point de vue d'un syndicaliste désabusé devant l'étrange voie où s'est engagé le puissant Syndicat national des chemins de fer français et je remets à plus tard l'analyse que ces constatations appellent.

L'échec piteux de 1898 porta au syndicat un coup sérieux. Longtemps, les fidèles cotisèrent toujours, mais ne travaillèrent plus. Guérard, lui, intrigue et bluffe! Voici un aperçu de ses opinions en fait de lutte de classe nouveau genre. C'est à moi-même qu'il les confia vers 1900 : « Nous nous bornons, vu la faiblesse du Syndicat, à chercher quelques améliorations par les pouvoirs publics. Nos syndiqués interviennent dans les luttes électorales pour poser au candidat de n'importe quel parti politique des conditions appropriées à son programme et graduées suivant l'avancement de ses conceptions. Ainsi, à tel ou tel député conservateur, nous assurons nos voix s'il s'engage à appuyer ceci; à un radical, ceci et cela; enfin, à un socialiste, ceci, cela, et autre chose encore. » Et voilà!

Ainsi, les syndiqués des chemins de fer se découvrent-ils incontinent une foule d'amis à la Chambre, au Sénat. Berteaux, Rabier, Jaurès, leur confectionnent des retraites; Strauss, ou je ne sais plus qui, des jours de repos. Oh! rien qu'en perspective!...

Il faut un nouveau grognement d'impatience des affamés pour qu'on leur lâche un os pitoyablement desséché par l'attente et la manipulation en ces sales pattes de politiciens.

Cette période déconcertante nous conduit jusqu'à la grève des postiers, que personne n'attendait. Et l'on recommence à parler syndicalisme dans la caricature de syndicat qu'est devenue l'organisation des cheminots. Aussi la grève des postiers de 1909 est la préface du mouvement actuel qui se déroule dans les chemins de fer français. Henri GRANGENEUVE.

Vaches et Mouches

Il n'y a pas à se le dissimuler, notre flicaille helvétique ne vaut pas un pet de lapin de plus que les vaches de la république voisine.

La flicaille est une purulence du fumier bourgeois, dont le cerveau est composé des mêmes éléments sous toutes les latitudes.

Nos camarades de France — la reine des nations — qui nous font le portrait du sinistre Lépine, ne se doutent pas qu'ils dessinent trait pour trait la trompette de notre flic national : Kronauer-Gessler, et le gras malfaiteur Fallières, à qui le peuple français donne cinquante mille francs par quinzaine pour gracier des brutes, assassiner des innocents et serrer la main à des criminels couronnés, ne nous rappelle-t-il pas notre valet moscovite Jæger, que nous payons peut-être un peu moins, mais qui ne le cède en rien à son copain Fallières pour l'esprit de classe et la basse crapulerie?

Et il en est ainsi du haut en bas de l'échelle policière. Du grand flic au plus petit des mouchards, c'est tous la même mentalité de malfaiteurs à gages. Il n'est pas un mois, pas une semaine qui ne nous apporte une nouvelle goujaterie, une nouvelle preuve de l'esprit réactionnaire, anti-social, anti-humain, de ces brutes de l'Ordre.

Hier encore, c'étaient une vingtaine de ces traîtres, sous la savante direction du sous-ordre Moré, qui suivaient pas à pas, à Genève, les coiffeurs dans leur tournée pour le repos hebdomadaire.

C'était vraiment un joli tableau de voir ces propres-à-rien, sournoisement, l'œil louche, le sourire mauvais et provocateur du larbin qui se sent appuyé par un maître puissant, suivre traîtreusement des exploités en lutte contre leurs exploiteurs pour une légère amélioration à leur sort, et chercher à faire avorter la plus légitime revendication des travailleurs, un jour entier de repos par semaine.

Encore, si les patrons, pris de peur devant les menaces d'une imposante manifestation, avaient eux-mêmes appelé à leur aide les représentants et les défenseurs de la pétaudière bourgeoise, on pourrait encore accorder une ombre d'excuse à cette mobilisation de larbins officiels, mais, au contraire, la plupart des patrons avaient déjà accepté les conditions du syndicat. Il est vrai que les apaches de la grand'rue n'attendent pas les ordres des exploiteurs pour cogner sur la classe ouvrière avec leurs sales pattes de fainéants et leur but est bien plus de molester, provoquer et calomnier la classe des travailleurs que de protéger la classe des parasites.

Et, à cette occasion, nous avons pu voir un fait sans précédent dans les annales de cette vermine sociale : un patron montrer la porte à deux mouchards qui voulaient à toute force *protéger* sa boutique contre les délégués ouvriers, en leur disant : « Vous n'avez rien à faire ici, je n'ai pas besoin de la police chez moi. »

Le bandit Charrière vient à peine d'essuyer le camouflet de Bertoni, que voilà de nouveau deux apaches de la sûreté qui se font gifler par un patron.

Encore quelques coups de trique comme ceux-là et si la police a encore quelque crédit auprès de la population, il faut avouer que cette dernière est encore plus vache que les vaches. Alfred SINNER.

DANS LES ORGANISATIONS

GENEVE

L'assemblée des porteurs de parts du Salon de coiffure communiste a eu lieu le vendredi 29 juillet écoulé. Elle a approuvé le bilan, qui se présente comme suit au 31 mars 1910 :

ACTIF

Matériel et mobilier . . .	Fr.	3713,—
Marchandises en magasin .	»	119,35
Solde en caisse au 31 mars.	»	101,10
Débiteurs divers	»	27,65
Total. .	Fr.	3961,10

PASSIF

Parts remboursables. . .	Fr.	2725,—
Parts collectives non remb.	»	280,—
Créanciers divers. . . .	»	136,85
Bénéfice au 31 mars 1909 .	»	414,55
Bénéfice au 31 mars 1910 .	»	404,70
Total. .	Fr.	3961,10

Sur la proposition d'un délégué, l'assemblée décide la nomination d'une commission de surveillance de trois membres qui, d'accord avec les travailleurs du Salon, auront à prendre les mesures nécessaires dans certains cas pour assurer la bonne marche de l'œuvre. Elle aura également à étudier l'application de pratiques moyens de contrôle en même temps qu'elle devra rechercher la possibilité d'une propagande plus intensive dans les organisations de la place, afin d'augmenter dans une large mesure les recettes.

L'assemblée s'est terminée après une longue discussion sur la fermeture du magasin le dimanche. Comme de juste, il est décidé de suivre le Syndicat des coiffeurs dans son mouvement, quoique cette décision puisse causer au Salon un grave préjudice matériel. C. D.

MONTHEY

Dans son assemblée du 30 juillet dernier, l'Union ouvrière de Monthey a voté à l'unanimité le boycott du journal capitaliste le *Confédéré*. Depuis le commencement de la grève des verriers, ce journal a abreuvé de calomnies les camarades du comité de grève et, tout en acceptant les communications patronales, a systématiquement refusé d'exposer à ses lecteurs les revendications ouvrières. Que les travailleurs valaisans soient solidaires et le boycott prononcé par l'Union ouvrière de Monthey déploiera tous ses effets.

* * *

Jusqu'à ce jour, la *Justice*, organe des travailleurs valaisans, était administrée par l'imprimeur F. Allégra. L'Union ouvrière de Monthey a pris l'initiative de constituer une Association de presse qui se chargera désormais de continuer l'apparition régulière de son organe officiel.

LAUSANNE

Le Syndicat international des manœuvres et maçons organise, pour le samedi 13 août, à 8 heures et demie du soir, dans la grande salle de la Maison du Peuple, une conférence publique et contradictoire. Le camarade Ernest Bischoff, manœuvre syndiqué, traitera le sujet : *L'autorité.*

Invitation cordiale à tous les camarades.

TRIBUNE LIBRE

Pourquoi je suis pour tout mouvement ayant pour but l'amélioration des salaires

Dans un récent numéro de la *Voix du Peuple*, un camarade estime que toute grève, réussie ou non, est une action contraire à l'idéal du militant révolutionnaire.

Premièrement, il serait bon d'analyser les différentes causes qui déterminent l'ouvrier à faire grève; ensuite, nous passerons à la valeur de ces mouvements au point de vue de notre but final de la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Grève signifie révolte. C'est l'ouvrier qui s'affirme dans sa dignité, face à son exploiteur. Il se révolte parce que ses ressources ne suffisant pas à son entretien, il sent la nécessité d'augmenter son bien-être. Cette augmentation sera en proportion de la force qu'il pourra faire sentir à son maître. Donc, là, il y a révolution partielle, inconsciente bien souvent, l'ouvrier n'étant pas habitué à voir au delà de la société actuelle.

Il en découle ceci : faire une grève en ayant omis d'éduquer les ouvriers, cela amène fatalement une période de marasme et d'indifférence. C'est ce qui se produit généralement dans les grandes organisations centralistes — chez les métallurgistes, par exemple — où, si la grève réussit, il y a paiement régulier de cotisations pendant un certain temps; ensuite, l'indifférence extérieure se fait à nouveau sentir. On aura alors recours à un nouveau mouvement, qui sera peut-être fatal et provoquera la débâcle complète; exemple : la grève chez Œderlin, à Baden; la réclamation des ouvriers de la Manufacture d'armes, à Berne; les mouleurs, à Genève, et bien d'autres encore. Là, je serais d'accord avec le camarade dans une certaine limite.

Mais, ici également, il y a tout de même un geste de révolte qui peut avoir une signification au point de vue physiologique. Révolte inconsciente de l'ouvrier, le plus souvent. Soit. Mais, comme syndicaliste révolutionnaire, partisan de l'autonomie, je dirai que si ce révolté inconscient avait reçu, au sein de son syndicat, une éducation basée sur le principe de la liberté, déchargée de toute démagogie quelconque, de tout dogme, de toute politique, on arriverait à un résultat tout autre et les grèves prendraient une tournure nettement révolutionnaire.

Et la grève a ceci de caractéristique et de bon : réussie, il y a augmentation de salaire, but momentané du centraliste, de celui n'ayant en vue que les avantages immédiats; non réussie, il y a perte, mais pour les deux parties intéressées. Seulement, dans les deux cas, la grève réveillera chez l'ouvrier l'esprit de révolte, et il prendra un peu plus conscience de son rôle de producteur dans la société actuelle.

Le camarade commet également une erreur quand il nous dit : « Réunissons-nous le plus de camarades concients et un jour, suivis de la masse exaspérée, affamée, nous pourrons arriver à la conquête de notre idéal. Il nous faut cette exaspération de la masse. »

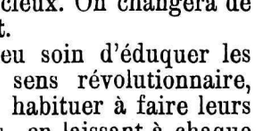
Je ferai remarquer au camarade que la grève est l'effet d'une exaspération de l'affamé; donc, si la grève n'a pas de valeur au point de vue de l'émancipation de l'individu, la révolution suivie par des affamés n'aurait également aucune valeur. Car, s'il ne se trouve qu'un groupe d'individus conscients pour « mener » cette révolution, ces exaspérés seront obligés d'avoir recours à lui pour veiller à la bonne marche de la société nouvelle. Et ce recours engendrera une nouvelle autorité, contraire au principe fédéraliste et à l'idéal pour lequel nous luttons. D'ailleurs, toute révolution faite par une masse affamée, inconsciente du but à poursuivre, n'amènera pas grand changement dans la mentalité générale des individus. Aussitôt un semblant de satisfaction obtenue, une légère amélioration du bien-être matériel acquise, l'éternelle et invariable indifférence de la masse se produira à nouveau, parce que cette masse n'aura pas compris la grandeur du mouvement dans lequel elle n'a rempli qu'un rôle tout à fait passif. Et il n'y aura que très peu de changé sous la calotte des cieux. On changera de maître, et c'est tout.

Mais si l'on a eu soin d'éduquer les ouvriers dans un sens révolutionnaire, c'est-à-dire de les habituer à faire leurs affaires eux-mêmes, en laissant à chaque individu son autonomie et en développant leurs initiatives individuelles; si nous arrivons à leur faire comprendre l'injustice de la société actuelle, et comment nous comptons la transformer, alors ils arriveront à raisonner leurs actes, à devenir des hommes conscients, réfléchis, sachant ce qu'ils veulent et où ils vont.

Ainsi, en faisant marcher de front l'action et l'éducation, je suis certain que les grèves auront une valeur beaucoup plus grande et nous ne verrons plus des signes de lassitude se manifester après un mouvement — réussi ou non — mais au contraire une énergie plus grande se manifestera. H. W.

La TRIBUNE DE GENÈVE, après avoir exploité ses ouvriers pendant vingt-cinq ans, les a mis sur le pavé. N'achetez plus ce journal. Vous ferez œuvre de solidarité avec les victimes de ces exploiteurs.

Travailleur! Abonne-toi à la



VOIX DU PEUPLE

Organe syndicaliste de grand format paraissant tous les samedis.

Le plus vivant, le plus combatif, le plus intéressant et le meilleur marché de tous les journaux ouvriers

Un an : 4 fr. ★ Six mois : 2 fr.

Les chiens policiers

Il y a quelque temps, un camarade, parlant de l'emploi des chiens policiers dans les manifestations publiques, à Paris, pensait que leur introduction en Suisse n'allait pas tarder. Non seulement cela n'a pas tardé, mais, en 1908, il y en avait déjà à Montreux, où, sans doute, ils sont encore.

Mieux que cela, l'automne prochain, il y aura à Lausanne une exposition et un concours de ces peu intéressants quadrupèdes. La Suisse, comme on le voit, est toujours à la tête des nations.

Faut-il tout de même qu'un régime soit descendu bas et que les profiteurs se sentent exécrés et peu sûrs pour en venir à de tels moyens de défense. Et nous protestons contre l'emploi des chiens à quatre pattes aussi bien contre les délinquants de droit commun que contre les manifestants politiques ou les grévistes. Les uns et les autres ne sont que le produit de l'hideuse organisation de la société.

L'emploi des chiens policiers est une honte nouvelle, ajoutée à tant d'autres. Il justifie tous les actes et tous les moyens de lutte contre le régime qui en est responsable.

La bourgeoisie ne s'arrêtera d'ailleurs pas en si bon chemin. Après les chiens viendront sans doute les tigres et les lions; mais, comme nous sommes en Suisse et qu'ils sont déjà dans la ville fédérale, ce sera d'abord les ours... à moins que, la mesure étant comble, nous envoyions nos maîtres et leurs nouveaux défenseurs rejoindre les mânes de leurs ancêtres. Ce serait là la plus efficace des protestations.

Pauvres chiens! Quelle chute! Etre tombés au rang des « vaches »! Nous ne pourrons plus vous frôler sans ressentir le répugnant contact des policiers.

A. AMIGUET.

A bas l'école bourgeoise!

Un peu partout on apprend encore par cœur des manuels de grammaire, d'arithmétique, de géographie, d'histoire. C'est-à-dire que l'on s'adresse exclusivement à la mémoire de l'enfant au lieu de solliciter son intelligence. Faut-il insister sur le résultat d'une pareille méthode?

Presque jamais, même lorsque ce serait si facile, on ne se rapproche de la réalité vivante. Nous voici au village. A quelques mètres du seuil de l'école, l'herbe pousse et les fleurs s'épanouissent, l'insecte bourdonne contre les vitres de la classe, mais les écoliers étudient l'histoire naturelle dans des livres.

Chose plus grave que tout le reste : nos malheureux enfants ne jouissent pas toujours des quelques heures de libre récréation nécessaires à leur développement physique. A peine sortis de la classe, les voici qui se hâtent vers la maison où, de nouveau, ils seront courbés jusqu'au soir sur des besognes dont les trois quarts sont parfaitement inutiles. Il arrive qu'entre la classe du matin et celle du soir ils n'aient pas le temps de prendre, comme il le faudrait, leur repas. Mais on leur fait, en place, des leçons sur la nécessité des exercices physiques et l'hygiène de la digestion.

N'oublions pas la question des examens, cette plaie de tout enseignement. En réalité on n'étudie pas, on prépare des examens. Cela commence, pour les tout petits, par le certificat d'études primaires. De la sorte, le but exclusif de tous les efforts, ceux du maître comme ceux de l'élève, n'est plus d'avancer sûrement et paisiblement dans la découverte de vérités et de faits nouveaux, ce but n'est pas d'apprendre réellement, mais de décrocher à date fixe, — tous les moyens étant bons pourvu qu'ils mènent au succès, — un certificat de savoir. On se contente du signe et l'on fait bon marché de la chose.

REPOPULONS

Il y a en France un monsieur Lannelongue qui est en quelque sorte l'élève d'un monsieur Piot. L'on sait que ce dernier s'est illustré par une propagande acharnée pour la repopulation de la France.

Mais, comme c'est souvent le cas, le maître dépasse l'élève.

Monsieur Piot parlait de repopulation; Lannelongue, lui, rêve d'un véritable encombrement. Il ne conçoit pas une famille en promenade le dimanche autrement que formant un cortège, une smala en quelque sorte. Il voit en songe — heureusement — une planète sur laquelle grouilleraient un nombre incalculable d'êtres ressemblant, depuis la cime élevée d'où il les contemple, à d'innommables insectes.

Demandez-lui comment il conçoit l'éducation d'une de ces nombreuses familles, et comment le chef de famille pourra s'y prendre pour donner à sa progéniture le pain et les vêtements nécessaires, il hausse les épaules. Il ne faut pas, vous répondra-t-il, sortir du sujet. La France se dépeuple! Et en avant la croisade contre la limitation des naissances.

Mais il y a des gens qui semblent faire tous leurs efforts pour se ridiculiser et il faut reconnaître qu'ils y parviennent assez facilement. Gageons que, dans les moyens que préconise notre ami Lannelongue, il va s'en trouver de très drôles. Nous n'avons qu'à bien nous tenir, car le grand repopulateur va accoucher sous peu lui-même, oui, d'un ou deux projets de loi draconiens! Sa patience est à bout, à cet homme! C. R.

Une vilaine attitude

La grève décidée par le Syndicat national des chemins de fer français, et dont la date est de la compétence d'un comité secret, a soulevé, en Suisse, un incident assez singulier.

La compagnie française du Paris-Lyon-Méditerranée exploite, à la suite d'arrangements internationaux, la gare centrale de Cornavin, à Genève, qui est ainsi, en fait, une gare française. Cette compagnie occupe à Genève, entre autres, trente-trois employés de nationalité suisse et plusieurs d'entre eux ont jugé préférable de s'affilier aux organisations professionnelles des cheminots suisses. Comme tels, ils ont eu à envisager le cas d'une grève à la compagnie P.-L.-M. et ont consulté à ce sujet les organes de la Fédération suisse du personnel des entreprises de transport. Voici à quelle conclusion ces bons corporatistes sont arrivés :

Les comités centraux suisses conseillent à leurs syndiqués suisses du P.-L.-M., en cas de grève du Syndicat national de France, de se mettre au service de l'administration des Chemins de fer fédéraux — et ceci aux côtés des renégats français, s'il s'en rencontre — pour assurer le service suisse de Genève, abandonné par les équipes françaises du P.-L.-M.

C'est du plus beau jaune!

La plus élémentaire notion des devoirs qui incombent aux syndiqués oblige les cheminots suisses du P.-L.-M. à se solidariser avec leurs collègues français pour la défense de leurs intérêts communs, et qui resteront tels jusqu'à preuve du contraire. Si le rachat de la gare de Cornavin par les C. F. F. — bien que déjà décidé en principe — n'est pas chose faite à la suite de la grève actuelle, la position de ces employés suisses du P.-L.-M., en face de cette compagnie, subsistera comme par le passé et ils profiteront des salaires relevés en cas de succès du mouvement.

De plus, même au cas où les C. F. F. et l'Etat de Genève tenteraient, après avoir casqué les millions exigés par le P.-L.-M. pour céder l'exploitation de la gare de Cornavin, d'organiser en quelques heures un service officiel provisoire pouvant devenir définitif selon les prévisions rachataires, ce service provisoire n'intéresserait que la campagne genevoise, une bêtise comparativement à l'énorme trafic franco-genevois qui serait en tout cas suspendu au delà de la frontière. Ainsi, le ridicule et patriotique souci des corporatistes moyenâgeux qui forment le fond des organisations professionnelles suisses, n'arriverait même pas à sauvegarder la centième partie des intérêts réels de leurs concitoyens compromis par la grève des cheminots français. Alors! c'est la trahison, ni plus ni moins.

Ces malheureux pensent-ils, par cette lâcheté, ménager leur position future au cas de leur transfert dans les C. F. F.? Combien, parmi eux, aspirent au bâton de maréchal... suisse, même barbouillé de jaune? Je ne sais.

Il me semble, dans mon gros bon sens, que la plus élémentaire logique comportait la réalisation d'une entente étroite, dans le mouvement actuel, entre cheminots suisses et cheminots français pour établir la position future des deux personnels tant suisse que français en cas de transfert de la gare de Cornavin. Le principal est pourtant de faire face aux exploiteurs des deux pays et de faire stipuler, dans les tractations, les avantages et les garanties au bénéfice de tout le personnel, sans distinction de nationalité.

Mais les dirigeants actuels des cheminots suisses ont une telle conception de la lutte de classe qu'ils n'osent pas prendre la responsabilité de lancer dans le mouvement français trente-trois de leurs membres. Ils préfèrent les engager à faire les renégats. Quelle chute depuis 1896! Mais, à en croire certains bruits, les mécaniciens et les agents des trains suisses ne seraient pas d'accord et se prépareraient à donner à ces petites gens le soufflet qu'elles méritent.

Un ci-devant.

Je ne nie pas qu'aux jours de révolution il ne faille aux phalanges populaires fusils et cartouches, pistolets et pétards, poudre et dynamite. Mais l'indispensable est d'avoir piques et bêches, haches, clous et marteaux.

Très utiles, les cordes de chanvre.

N. ESTEVANEZ,
ancien ministre de la guerre de la république espagnole.

On appelle législateurs des hommes qui font des règles pour les autres et des exceptions pour eux-mêmes. A. GUYARD.

LE PRISONNIER

Le sergent Millard s'en revenait de relever des sentinelles et revenait au camp. Il traversait une grande plaine coupée, çà et là, par de petits carrés de bois. Le ciel était gris. Il bruinait. Le sol détrempé et boueux poissait aux chaussures. Pas une silhouette, dans la plaine, d'hommes ou d'animaux; au-dessus des fermes, récemment abandonnées par les paysans, pas une fumée. Au loin apparaissait, légère et bleue comme une nuée, la cathédrale de Chartres.

Depuis cinq jours que notre régiment de mobiles campait aux portes de Saint-Luperce, devant cette grande étendue silencieuse et morne, chacun, à tout instant, s'attendait à voir s'abattre, dans la plaine, les Prussiens. On les disait à Chartres. Et plusieurs fois, le soir, nous avions cru entendre, non sans un frisson dans les moelles, nous avions cru entendre, venant de Chartres et portées jusqu'à nous par le vent, des musiques sauvages et des clameurs de massacre.

La veille, en nous passant en revue, le colonel nous avait dit :

— Mes enfants, ce sera sans doute pour demain... Ah! ah! j'espère que vous allez m'en descendre, de cette vermine-là!... Pas de quartier, nom de Dieu!... Et vive la France!

Le colonel était un peu hâbleur. Il aimait à jouer au vieux grognard. Mais ce n'était pas un méchant homme. Il faisait même tout ce qu'il pouvait pour nous rendre tolérables nos souffrances et nos fatigues.

Malgré la prédiction du colonel, la matinée du lendemain s'était écoulée pareille aux autres. Rien n'avait bougé dans la plaine. Pourtant le colonel, impatient, s'était porté à deux cents mètres en avant du camp, avec ses clairons; il avait fait exécuter une héroïque sonnerie de défi, dans la direction de Chartres. Mais rien n'avait bougé dans la plaine. Il était revenu furieux, clamant :

— Des vaches!... Je vous dis que ce sont des vaches!... Mais patience! A coups de pied nous les reconduirons sous les murs de Paris... à coups de pied, m'entendez bien!... Nous allons rire mes enfants!

Et le reste du jour, les deux mains derrière le dos, maugréant, il se promena dans le camp, parmi les hommes qui préparaient la soupe du soir.

✦

Le sergent Millard rentra vers quatre heures. Et ce fut, dans le camp, une stupéfaction... Le sergent tenait par la bride un cheval de Prussien... et sur la selle était ficelé un paquet de hardes sanglantes. Derrière, un homme portait triomphalement, au bout de son fusil, un casque; un autre, une cuirasse; un troisième traînait un grand sabre de cavalerie; un quatrième brandissait dans l'air une carabine. Le visage du sergent rayonnait.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda le colonel... Il me semble que c'est une défroque de Prussien... Où as-tu trouvé cela, nom de Dieu?

Et le sergent Millard conta :

— Mon colonel, voici l'histoire... Je rentrais avec mes hommes... je longeais un petit bois... quand, tout à coup, à l'angle du bois, je me trouve nez à nez avec un grand diable de cavalier... Je fus saisi... Il fut saisi... Je m'arrêtai... il s'arrêta... D'abord je ne pensais pas que ce pût être un Prussien... Pourtant il avait un casque et un large manteau blanc qui recouvrait toute la croupe de son cheval... Et voilà, pendant que je l'examinais, que le cavalier jette son casque par terre, dégrafe son manteau et le jette par terre... déboucle son sabre et le jette par terre... Et voilà que lui-même descend de cheval... et qu'il agite les bras, et qu'il dit en s'avançant vers moi : « Vous bon Français... Moi, bon Prussien... Moi aller avec bon Français! » Il n'y avait plus de doute... C'était un Prussien... Mais jamais je n'aurais cru qu'un Prussien pût avoir une aussi bonne figure... Il était blond et rose... il avait des yeux très doux... « Empoignez-moi cette vermine-là! », dis-je à mes hommes.

Le Prussien se laisse faire sans résistance... Au contraire, il semblait heureux... et il répétait dans son jargon : « Moi, femme là-bas... Moi, petits enfants là-bas!... Moi, plus guerre, plus guerre! »

— Oui, enfin, il se rendait? demanda le colonel dont le visage devint grave, soudainement...

— Il se rendait, mon colonel, répondit le sergent Millard qui poursuivit son récit. J'étais très content d'avoir pris un Prussien... et, en même temps, j'étais très embêté... Je ne savais pas ce que je devais faire de cette vermine-là. Je me dis : « Si je le ramène vivant... peut-être que le colonel ne sera pas content, puisqu'il nous a recommandé d'en tuer autant qu'on pourrait. » D'un autre côté, il me faisait deuil de passer par les armes un homme si doux, et qui ne voulait pas nous faire de mal! Je demandai conseil à mes hommes : « Quoi que vous feriez à ma place? » Les hommes hochèrent la tête. Ils ne savaient pas, non plus... Alors je me rappelai, mon colonel, que vous nous aviez dit : « Pas de quartier! » Cela me décida... Il y avait auprès de nous, débordant le talus du bois, un hêtre, un gros hêtre... J'ordonnai d'attacher, avec des courroies, le Prussien au tronc du hêtre... Le Prussien pâlit... « Vous, bon Français, supplia-t-il... Moi, plus guerre, moi, femme là-bas... moi, petits enfants!... moi, pas mourir! » Je disposai les hommes à dix mètres de l'arbre... Les fusils étaient chargés : « Vous pas me tuer! gémissait le prisonnier; vous, bon Français, puisque moi, plus guerre! » Cela me fendait le cœur... J'avais envie de pleurer, à l'entendre... « Feu! » commandai-je!

Il y eut un silence d'angoisse. Le colonel était devenu livide et baissait la tête.

— Nous avons pris son manteau et sa tunique, reprit le sergent Millard; nous avons rapporté ses armes... et son cheval... Il est toujours là-bas, attaché au tronc du hêtre... Nous avons pris aussi sa montre, que voilà... et son portemonnaie, que voilà aussi... Il était vide...

Nous avons laissé, au pied du hêtre, des lettres qu'il avait dans un petit sac de cuir, avec des photographies... »

Le sergent allait encore raconter d'autres histoires. Mais le colonel l'interrompit, d'une voix rude et qui, pourtant, tremblait :

— Assez!... tais-toi!... tu es un assassin!...

Puis il appela l'adjudant :

— Empoignez le sergent Millard... et amenez-le à Saint-Luperce, au quartier général... J'y serai dans une heure.

Il commanda une corvée de six hommes, à la tête de laquelle il se mit, et il se rendit dans la plaine, vers le petit bois où le soldat prussien avait été laissé mort et attaché au tronc du hêtre. Il fit creuser un trou au pied du hêtre, ensevelit le Prussien, et planta sur la fosse comblée une branche en forme de croix. La nuit était venue, une nuit sans lune et maussade.

Les hommes avaient travaillé en silence; lui n'avait pas, non plus, prononcé une parole autre que de brefs ordres.

Le soir même, il avait constitué un conseil de guerre.

Les délibérations ne furent pas longues. Le sergent fut condamné à mort. La sentence portait que l'exécution devait avoir lieu le lendemain, au petit jour.

A partir de ce jour, durant la campagne, où son régiment ne se trouva pas une fois en présence de l'ennemi, le colonel ne parla plus de vermine, ni de vaches, ni de reconduire les Prussiens, à coups de pied, jusque sous les murs de Paris.

Ce n'est que plus tard, rentré dans la vie civile et redevenu conducteur des ponts et chaussées, ce qu'il était avant la guerre, que, l'impression de ce drame s'étant peu à peu effacée, il aimait à raconter, le soir, au café, ses prouesses, et le grand combat de Saint-Luperce, où ses mobiles avaient tué, à la baïonnette, tant de Prussiens, près d'un petit bois... On pouvait y aller voir, nom de Dieu!... Il y avait, au pied d'un hêtre, une grande fosse, pleine de cadavres!... ah mais!

OCTAVE MIRBEAU.

AVEUX

En Suisse, par d'intelligentes mesures, vous avez su donner une orientation pacifique aux aspirations ouvrières, vous rendant parfaitement compte que les privilèges et les abus engendrent la révolution et que, seules, les réformes peuvent être conservatrices de l'ordre. Et à mesure que vous poursuivez votre œuvre, pour le plus grand bien de la nation, vous vous apercevrez que le socialisme d'un pays est en rapport direct avec sa législation.

Comte d'AUNAY,

Ambassadeur de France à Berne, dans son discours prononcé à la journée officielle du Tir fédéral, le 21 juillet 1910.

Mouvement ouvrier international

ANGLETERRE

Tom Mann vient de lancer un nouvel organe mensuel : le *Syndicaliste industriel*, dans lequel il prêche l'unionisme industriel et fait appel à la Fédération générale et aux Trades Unions, leur demandant de s'unir dans un grand effort commun, en dehors de l'action parlementaire. Le nouveau journal recommande l'action directe et la grève générale comme étant les meilleurs moyens de lutte.

Tom Mann, qui, tout en voulant une action indépendante, a le tort de ne pas rompre assez nettement avec l'hydre politique, dit qu'en Angleterre comme ailleurs, l'avenir est à la lutte sur le terrain économique.

DANEMARK

Les membres du Storthing (Chambre haute ou Sénat) touchaient jusqu'ici des jetons de présence par jour de séance. Les sessions se prolongeaient étonnamment, et l'on admirait fort le zèle des législateurs danois.

Or, on vient de décider que l'indemnité parlementaire deviendrait annuelle, c'est-à-dire que les membres du parlement toucheraient un salaire fixe.

Et alors, merveilleux résultat, voici que la session de 1910 fut courte au point de surprendre tout le monde. En cinq sec, les élus bâclèrent l'ouvrage qu'ils mettaient auparavant de si longs mois à accomplir. Il n'y a évidemment plus aucune raison pour tirer en longueur, et chacun est pressé de rentrer chez soi, sûr de palper quand même sa bonne galette.

C'est dans l'ordre des choses et cela n'est point fait pour nous surprendre. Mais c'est toujours amusant à constater.

ETATS-UNIS

La grande association révolutionnaire des Travailleurs industriels du Monde fait d'importants progrès. Elle a tenu récemment son cinquième congrès.

A ce propos, le secrétaire général de l'association écrit : « A travers le pays tout entier, un esprit de mécontentement agit. La crise économique oblige les travailleurs à réaliser leur impuissance vis-à-vis de la classe patronale, en tant qu'ils demeurent non organisés. A côté de ce mécontentement général grandit le désir d'une organisation révolutionnaire et économique, qui permette de mettre en ligne de compte la force latente qui réside dans la classe ouvrière. »

C'est la jeune association qui cherche à grouper, à centraliser cette force, à la rendre consciente; et déjà elle a de notables victoires à son actif.

Instruis-toi

VIENT DE PARAITRE:

La suite de la série **La classe ouvrière**, par L. et M. Bonneff :

Les travailleurs du restaurant.

Les cheminots (1. Le train et la voie).

Chaque brochure séparée : 20 centimes franco.

Œuvres de Michel Bakounine, tome IV, 3 fr. 25 franco.

A bas les morts! brochure anti-religieuse, par E. Girault, 10 cent. franco.

A bas Biribi! numéro spécial de la *Guerre sociale* consacré entièrement aux bagnes africains, 20 centimes franco.

En vente au Service de librairie des Unions ouvrières, Pully-Lausanne.

Sus au monstre!

Nous apprenons avec une légitime terreur qu'un des plus grands malfaiteurs de notre époque, qui fut autrefois le complice de l'immonde Soleilland, qui terrorise les voyageurs en assassinant les vieilles rentières dans les wagons du P.-L.-M. et qui vient encore, par représailles, d'égorger un ouvrier cordonnier en plein Paris; nous apprenons, dis-je, non par fil spécial mais par simple ouï-dire, que ce dangereux aliéné va venir en Suisse dans quelques jours. Et, par une aberration inexplicable des sens de nos autorités, personne ne tente le moindre effort pour empêcher le monstre de pénétrer dans nos murs. Au contraire, le peuple, ignorant de ses principaux crimes, trompé par une publicité complice qui s'efforce de faire passer le bourreau pour une victime, s'apprête à lui faire une réception enthousiaste.

Il nous appartient à nous, les premiers renseignés, d'avertir le public d'éviter le contact de cette bête malfaisante.

Les vieilles rentières sont spécialement averties de rester chez elles, tant que le détrousseur de train n'aura pas repassé la frontière; et les pères de famille devront exercer une surveillance très étroite sur leurs petites filles s'ils ne veulent pas les retrouver coupées en morceaux au coin d'un bois.

Nous connaissons la sollicitude et la vigilance du Procureur général de la Confédération suisse, qui nous a promis de surveiller tous les faits et gestes de ce malfaisant visiteur, mais il serait infiniment mieux, si l'on nous autorise à donner un conseil, qu'un fils de Tell se dévoue pour abattre le monstre avec une bonne arbalète à chargeur, système Browning, dès qu'il aura pénétré sur le sol helvétique.

Alfred SINNER.

ACTION OUVRIÈRE

Chez les Ouvriers sur bois.

Comme nous l'avons annoncé récemment dans la *Voix du Peuple*, le Syndicat des ouvriers sur bois de Renens a prononcé la mise à l'interdit de l'atelier Moschetto. Le motif de cette décision ne dépend pas du seul fait du renvoi arbitraire d'un camarade, comme l'organe de la Fédération des ouvriers sur bois l'a annoncé par erreur dans son premier article à ce sujet. L'assemblée s'est basée sur des faits beaucoup plus graves, qui se déroulaient continuellement dans cet atelier. La preuve en est que, avant le conflit, ce patron ne trouvait déjà plus d'ouvriers et l'on peut dire sans crainte que la mise à l'index rencontrera l'approbation générale.

Il convient de signaler de quelle façon ce brave exploiteur cherche à se venger des ouvriers qui se sont déclarés solidaires dans le conflit. Au lieu de chercher à régler la situation avec le syndicat, il tenta de semer la discorde entre ses ouvriers. Ne pouvant rien faire de ce côté-là, il fit venir un agent de la police secrète dans l'atelier pour effrayer les ouvriers et leur déclara qu'il ferait emprisonner et expulser les « chefs ».

Comme toutes ces provocations étaient inutiles, le patron Moschetto, toujours plus furieux, signala tous ses ouvriers à ses collègues de la région, en les recommandant à leur « bienveillance ». Cette liste porte huit noms, parmi lesquels figurent deux ouvriers travaillant chez lui, dont l'un quitta le travail aussitôt qu'il apprit cet exploit de son patron. Ce dernier poussa la rage jusqu'à signaler un kroumir! Les ouvriers ainsi signalés sont des hommes dont l'honorabilité est indiscutable et Moschetto lui-même vantait auparavant leurs qualités.

En tête de la liste figure le nom du camarade qui a été congédié pour avoir refusé de travailler le dimanche. Il était au service de Moschetto depuis longtemps et jamais il n'a été l'objet d'une observation de sa part, ni pour le travail, ni pour la conduite. Depuis la mise à l'index de son atelier, la colère de Moschetto se déchaîne directement sur lui; il cherche par tous les moyens, ainsi qu'il l'a déclaré à maintes reprises, à le faire expulser.

Inutile de dire que toutes ces méchancetés n'auront pour résultat que le maintien toujours plus rigoureux du boycott prononcé par le Syndicat des ouvriers sur bois de Renens. Que chaque camarade fasse son possible pour intensifier cette mise à l'interdit.

Chez les brasseurs.

Depuis huit jours, le conflit des brasseurs est virtuellement terminé, et cela au désavantage complet des grévistes. Nous avons indiqué, dans notre dernier numéro, à quelles conditions les représentants ouvriers ont accordé leurs signatures et nous avons qualifié cet acte de trahison. Aujourd'hui, nous ne retirons rien de ce que nous écrivions il y a une semaine.

Oui, c'est bien une trahison que de s'abaisser à accepter un compromis élevant le prestige des kroumirs tout en abaissant celui de ceux qui luttèrent. C'est bien une trahison que de consentir à ce que 500 à 600 grévistes restent définitivement sacrifiés. C'est bien une trahison que de terminer dans de pareilles conditions un conflit qui n'avait pas encore donné tout ce qu'il pouvait donner, vu que le boycott de la bière, seule arme vraiment efficace pour les grévistes, commençait seulement à faire sentir ses effets. Et pour commettre un acte semblable, il faut véritablement avoir perdu la notion la plus élémentaire de ce que doit être une grève. Oui, pour souscrire à un acte comme celui de Berne, il faut être secrétaire permanent et vivre sur le dos des ouvriers.

Mais déjà les excuses arrivent; dans le *Négrier brésilien*, E. N. — le même qui inspira la grève Dérobert, à Genève, de pénible mémoire — y va de son article et rompt une lance justifiant pleinement le compromis. Ecoutez :

> Le 23 juillet, les brasseries avaient recruté 600 nouveaux ouvriers, de sorte que si le conflit persistait encore quelque temps, les ouvriers risquaient fort d'être totalement remplacés. On le voit, les délégués ouvriers ont été obligés d'accepter les conditions imposées pour éviter un plus grand nombre de victimes. C'est une paix peu glorieuse, mais il valait mieux s'arrêter à cela que d'essuyer une défaite complète.

Ainsi, selon cet éminent stratégiste, il valait mieux sacrifier 600 grévistes que de chercher, par la solidarité de toute la classe ouvrière, à obliger les patrons à renvoyer leurs 600 kroumirs. De telles arguties ne seront guère de nature à satisfaire ceux qui, pour les beaux yeux de leurs secrétaires, restent sur le pavé et devront probablement se chercher un autre genre d'occupation que celui de la brasserie. Mais de tels arguments montrent bien la mentalité de ces gens « émancipateurs professionnels » qui ne reculent devant aucune lâcheté pour terminer des grèves selon leurs vues, voire même selon leurs intérêts.

On a constaté, à Lausanne, ce que le permanent Viret a été capable de faire pour les grévistes. Dans une des dernières *Voix*, on a vu que les brasseurs avaient organisé un meeting sur la place de la Riponne. Bien entendu, ils s'étaient adressés à leur entretenu pour faire connaître au public les causes de la grève. Viret, en fidèle serviteur, refusa carrément de se plier à la demande de ses « patrons ». Toute l'activité de Viret pendant le conflit ne fut que du bluff. Son souci constant était de se servir de la grève dans un but politique, qui était de rappeler qu'il existait à Lausanne un « parti ouvrier socialiste ». Mais où ce monsieur dépassa vraiment les bornes du permis, ce fut quand il fit annoncer qu'à Lausanne le « parti ouvrier socialiste » continuerait la lutte en faveur des grévistes. Or le lendemain ou le surlendemain, le même parti, sous les injonctions du même Viret, déclarait qu'il levait le boycott. Cela nous remémore la fameuse conférence intersyndicale d'Yverdon, convoquée pour savoir si les concessions faites par les Vautier étaient assez conséquentes pour supprimer le boycott de ces produits. Après avoir discuté tout une journée, et devant nos raisons de ne pas nous prononcer immédiatement, un permanent se leva et déclara : « Vous ferez ce que vous voudrez, la convention doit être signée avec les Vautier demain, sinon ceux-ci nous intenteront des poursuites juridiques. » Avant de s'arranger avec les ouvriers qu'ils avaient fait venir à Yverdon, messieurs les permanents s'étaient déjà fait mettre un fil à la patte par les Vautier.

Le conflit qui vient de se terminer dans de si tristes conditions ouvrira certainement les yeux à plus d'un. Il est bien fait pour illustrer la valeur et la moralité du centralisme, et doit nous encourager à persévérer dans notre propagande, qui est de montrer aux travailleurs que ce n'est que par eux-mêmes qu'ils s'émanciperont.

Chez les Plâtriers-Peintres.

A La Chaux-de-Fonds, la grève vient de se terminer après cinq jours de lutte. C'est un avantage pour les ouvriers, qui obtiennent une augmentation de 85 centimes par jour, l'assurance à la charge du patron, une majoration du 50 p. 100 pour le travail de nuit et du dimanche, la journée de neuf heures et demie le samedi payée pour dix, et diverses améliorations de moindre importance.

Au sujet de cette grève, nous avons reçu un article assez long que nous sommes forcés de renvoyer à notre prochain numéro, ainsi que la liste des kroumirs. Ces derniers ne perdent d'ailleurs rien pour attendre.

LETTRE DE BIENNE

Bienne, le 10 août 1910.

Le jeudi 4 août dernier, a eu lieu l'assemblée de l'Union ouvrière de notre ville; soixante membres étaient présents. La principale question à l'ordre du jour était le boycott de la bière. La discussion est ouverte sur la proposition faite par le Syndicat de l'alimentation et des patrons brasseurs de lever le boycott. Ryser est d'accord avec cette proposition; il s'efforce de démontrer qu'il n'y a rien à faire à cause des grosses caisses patronales et des nombreux kroumirs chrétiens sociaux venus d'Allemagne. A son point de vue, la levée du boycott dans les conditions où elle se présente est une gifle pour la Fédération de l'alimentation, et surtout pour nos camarades brasseurs, car un grand nombre resteront sur le pavé et ceux qui recommenceront le travail n'auront obtenu comme résultats tangibles que des vexations et des déceptions. Dans notre ville, nous avons six camarades qui restent sans travail et, naturellement, le président de grève est du nombre. Wysshaar est d'accord avec la manière de voir de Ryser. Il se déclare navré de cet état de choses et insiste sur la nécessité de lever le boycott parce que nos caisses ne peuvent rivaliser avec les caisses patronales. Ils s'y entendent nos permanents, pour la question finance; sachant la facilité avec laquelle ils vident nos caisses, ils redoutent de les voir vider pour des grèves, car ils craignent qu'il n'en reste plus pour eux. La grève continuant, c'est un grand nombre de camarades à soutenir; cela revient à 24,000 fr. par semaine, tandis que la levée du boycott laissera environ 200 camarades sur le pavé.

L'idée d'une vaste souscription avait été posée; mais, calculs faits et chiffres en mains, il est prouvé que, en temps normal, elle rapporterait 20,000 fr. au plus. Donc, inutile d'espérer beaucoup de ce côté-là. Un camarade dont le nom m'échappe dit qu'il a tenu à assister à l'assemblée dans la ferme intention de voter pour le maintien du boycott; la propagande n'a été ni assez intense ni assez fructueuse et il est honteux de voir combien peu les ouvriers, et les ouvriers organisés surtout, ont su s'inspirer de la vraie solidarité de classe; mais quoi d'étonnant à cela, puisque même les dirigeants ouvriers, chez nous, n'ont pas respecté le boycott. (Peut-être ont-ils courte mémoire, comme le président du Parti socialiste de Fleurier?) Et tous les ouvriers conscients, malgré la levée du boycott, continueront à faire, par l'exemple, une intense propagande contre cette décision prise par nécessité et voulue par des événements plus forts que nos volontés.

Après cela, il y aura encore des doubles fumistes qui nous conseilleront et qui nous rebâcheront sans cesse que les grandes fédérations sont les plus fortes, qu'il faut centraliser les caisses pour pouvoir répondre aux caisses patronales! Ah oui! Parlons-en! Nous les remplissons, je suis d'avis même que nous les remplissons trop bien, mais c'est comme le tonneau sans fond des Danaïdes, où il y a une soupape et son nom, vous l'avez tous deviné, lecteurs, c'est *le permanent*. Cette soupape-là est bien ajustée et il faut encore être content si elle laisse le tonneau à un certain niveau, car il arrive trop souvent qu'elle le vide entièrement. Mon avis est que si tous nos différents syndicats possédaient leur autonomie complète et se dirigeaient eux-mêmes (ils en sont parfaitement capables quoiqu'en disent ceux qui veulent absolument s'ériger

Boycottez les maisons qui insèrent dans la Tribune de Genève, boycottez les cafetiers qui ont la Tribune de Genève

en sauveur), les choses n'en iraient que mieux et nous arriverions à des résultats plus brillants, ce qui n'est pas difficile, que ceux obtenus jusqu'ici. Z. D.

Réplique à une „dernière réponse"

Guillaume joue sur les mots. Si j'ai bien compris les intentions de son premier article, il n'en est pas moins vrai que le sens en échappait à qui n'était pas au courant des faits qui paraissent avoir motivé son intervention. J'ai bien compris, dès l'abord, qu'il s'efforçait de nous faire accepter le principe du fonctionnarisme ouvrier, battu en brèche à Paris par Bertoni, en nous entretenant d'un certain fonctionnarisme dans l'avenir, « une fois « que toutes les branches de la produc« tion, y compris celle de la production « agricole, se seront organisées de la « sorte » (sur les bases posées par la brochure de J. Guillaume, 1876 et non 1877).

Justifier, tout en se gardant bien d'en parler, le fonctionnarisme actuel, hautain, satisfait et tangible par un fonctionnarisme bon enfant, sans morgue, mais problématique, « au lendemain de la révolution » m'a paru, ainsi qu'à beaucoup de camarades de la Suisse romande, une façon équivoque de défendre une cause que nous continuerons à trouver mauvaise... malgré cette haute approbation. C'était bien là un bloc enfariné, ce me semble.

Guillaume paraît ignorer que beaucoup de travailleurs, parmi les plus intelligents et les plus dévoués à la cause ouvrière sont devenus les adversaires irréconciliables du fonctionnarisme de la C. G. T. Depuis plusieurs années nous recevons au *Réveil* des communications qui en disent long sur les permanents, habiles équilibristes s'accommodant de toutes les opinions pourvu que le fromage de Hollande dans lequel ils ont élu domicile soit consciencieusement entretenu par les cotisations ouvrières. Il oublie de dire aussi que la conférence Bertoni a été faite sous les auspices du groupe des *Temps nouveaux* et que si les tendances protestataires contre le régime des petits maîtres, des dirigeants et des sauveurs appointés ne prenaient pas tous les jours plus de force et de précision l'initiative des « trois jeunes Suisses émigrés à Paris », séducteurs de Bertoni, n'aurait trouvé aucun appui. Guillaume sait cela aussi bien que moi et s'il ne le sait pas, c'est fâcheux pour lui.

Loin de mettre aucun acharnement à combattre Bertoni, « il se serait efforcé « d'empêcher que, de part et d'autre, on « n'apportât dans la discussion, une aigreur « toujours fâcheuse » en disant à Bertoni tout le bien qu'il pense de Yvetot, Jouhaux, Griffuelhes, Merrheim, Monatte, etc., et, à ceux-ci, tout le bien qu'il pense de Bertoni. Il faut croire que son entremise n'a pas servi à grand'chose puisque les permanents qui forment l'Armorial du Fonctionnarisme ouvrier en France et que Guillaume a éprouvés sur sa pierre de touche, ont hurlé de belle façon dès que Bertoni eût pris la parole dans la réunion du restaurant coopératif de la rue de Bretagne. Malgré tout le bien que pense Guillaume de Bertoni je persiste à dire, en m'appuyant sur des renseignements pris personnellement à Paris même qu'il a été un des plus acharnés contradicteurs et j'ajoute que, consulté par des camarades de Bienne sur ce qu'il fallait penser du compte rendu tendancieux et imbécile par-dessus le marché de Harmel, dans la *Guerre sociale*, Guillaume n'a rien trouvé de mieux à répondre que ce compte rendu exprimait bien l'opinion générale des « camarades » de Paris. Fort heureusement, les *Temps nouveaux*, le *Libertaire*, *Terre libre*, vinrent apprendre aux camarades de la Suisse que l'appréciation de Guillaume était loin d'être aussi générale qu'il voulait bien le dire. Gardons-nous de tout accepter pour bon argent.

Qu'avant son départ de Paris, Bertoni, sollicité, ait été voir Guillaume, cela ne change rien à la chose et ne peut que souligner les variations... sentimentales de ce dernier. On voit encore, par ce qui précède, de quelle façon se continua, après le départ de Bertoni, l'« effort amical » de Guillaume. Mais laissons cela. Tout en affirmant que la C. G. T., ce qui ne tient pas debout, est la continuation de l'Internationale, Guillaume nous dit, très catégoriquement, cette fois, que c'est à « elle« même qu'il appartient de régler ce qui « concerne son organisation intérieure et « de modifier, s'il y a lieu, ce que l'expé« rience lui montrera comme défec« tueux ». Que voilà un langage souvent entendu! C'est le langage de ceux qui ont peur de toute critique! C'est celui de toutes les boutiques politiques! Mais quelle drôle d'Internationale, qui s'offusque de la moindre incursion sur son champ d'action national!

Merci quand même de la leçon, camarade Guillaume, mais nous n'en profiterons point, car nous savons distinguer entre les ouvriers, les travailleurs, ceux qui veulent s'émanciper et les bons apôtres pour lesquels vous dépensez des trésors d'indulgence et qui ne sont pas, quoique vous en pensiez, toute la C. G. T.

Vous nous renvoyez encore une fois au combat « contre les exploiteurs du mouvement ouvrier suisse », ce qui n'est pas sans doute une très heureuse manière de mettre personnellement vos conseils d'autonomie nationale en pratique; mais nous le ferons, soyez-en sûr, comme nous l'avons toujours fait, même au temps où vous flirtiez consciencieusement avec les Naine, les Graber et autres arrivistes distingués et pettavellistes de marque.

Quant à savoir si Pierre Kropotkine s'étonnera des appréciations de son ancien collaborateur au *Révolté*, le « *jouven« ceau* réservé et timide qui rougissait « comme une jeune fille », j'avoue que je ne m'en suis pas préoccupé, car, malgré toute l'affection et la haute estime que j'ai pour la personne de notre ami commun, je ne me suis jamais demandé si mes opinions et les sentiments qui en découlent étaient d'accord avec sa propre manière d'envisager les choses. Mais le sachant plein de mansuétude pour ses amis, s'il lui arrive de regretter la raideur que je mets dans mes réponses, il regrettera aussi que l'ardeur des « efforts amicaux » de Guillaume l'ait poussé à fausser sa citation pour me rendre ridicule. J'avoue que j'aurais glissé là-dessus bien doucement, si Guillaume ne passait pas pour un historien pointilleux, rectifiant, à une heure près, la chronologie des faits et redressant les erreurs de jugement même quand le jeu n'en vaut pas la chandelle, par simple souci de l'exactitude. Il faut croire que mon appréciation de Guillaume, disciple de Bazile Guesde, n'était pas si *saugrenue* que ça, puisqu'elle a fait dévier tout à coup Guillaume de cette scrupuleuse exactitude que chacun s'empressait de lui reconnaître. Après tout, est-ce encore là une légende qui s'en va? Ce ne serait pas la dernière! G. H.

La question du lait

L'Union ouvrière de Lausanne convoque pour mardi prochain, 16 août, à 8 heures et demie du soir, salle 3 de la Maison du Peuple, une assemblée de tous les comités de syndicats de la place, afin de discuter à nouveau sur la question du lait. Le comité de l'Union ouvrière, qui avait été chargé d'enquêter sur les causes de la hausse et les moyens d'y parer, rendra compte de ses démarches.

D'immondes capitalistes, spéculant sur l'affreux temps qui persiste à nous tenir compagnie, veulent à tout prix augmenter la gêne dans nos ménages de miséreux. Il importe donc de ne point nous laisser faire. La question du lait nous touche de trop près pour que nous assistions impassibles au jeu de messieurs les spéculateurs.

Que tous les comités de syndicats, sans exception, se donnent donc rendez-vous mardi soir, à la Maison du Peuple. P.V.

UNE RÉPLIQUE

En incorrigible présomptueux qu'il est, M. Paul Graber continue, dans son journal, à s'occuper de choses qui ne le regardent pas et qu'il ne connaît pas non plus.

Nous nous demandons ce qui peut bien le pousser à s'occuper maintenant du groupement professionnel des graveurs, qui, naguère, fut exclu de l'Union générale des ouvriers horlogers, et auquel le journal la *Solidarité horlogère* fut refusé, ce qui a bien peu affligé les ouvriers graveurs, qui sont assez intelligents pour s'occuper eux-mêmes de leurs intérêts et de ce qui les regarde.

Se basant sur la prose de M. Fritz Huguenin, le défenseur du gros patronat horloger, M. Graber, dans son journal du 6 août, conclut tout simplement que l'attitude et la décision des ouvriers graveurs dans la dernière affaire du trust des patrons décorateurs de boîtes de montres fut une faiblesse et une défaite.

Seulement, avant de partir en guerre, notre rédacteur aurait dû, au préalable, s'informer à la vraie source, chez les intéressés ouvriers eux-mêmes.

C'est ce qui fait que Monsieur l'Encyclopédiste parle de choses qu'il ne connaît pas. Ce sont donc ces choses que nous allons lui apprendre. Sur près de 600 membres qui forment la Fédération des ouvriers décorateurs, 480 travaillent sur l'or et se répartissent comme suit : 160 travaillent chez 25 patrons formés en trust, et 320 chez environ 130 et quelques patrons que l'on nomme dissidents, parce qu'ils n'ont jamais voulu se rallier au trust. Or les patrons trusteurs promettant, comme amorce seulement, la journée de huit heures aux ouvriers, à condition que ceux-ci abandonnent les ateliers des patrons non-trusteurs, il est arrivé que notre fédération a refusé d'entrer dans les vues des patrons accapareurs parce que ceux-ci ne pouvaient ni occuper (l'ouvrage n'allant pas fort), ni subventionner les 320 graveurs qui allaient ainsi se trouver sur le pavé. La fédération ouvrière a donc agi sagement en refusant de s'allier avec une minorité de patrons, qui, tout en parlant de la journée de huit heures, l'auraient retirée eux-mêmes aux ouvriers, sous la menace du lock-out des fabricants d'horlogerie. C'est ce que le rédacteur de la *Solidarité horlogère* appelle une reculade, un acte de faiblesse. Il aurait désiré, sans doute, que les ouvriers tombent tête baissée dans le piège, ce qui aurait amené une vraie débâcle dans notre fédération. On serait presque tenté de croire que cette débâcle était le vœu secret de M. Graber et autres centralistes, en constatant dans son dernier article la déception qu'il éprouve de notre attitude. Comme son frère Achille, qui n'a de sollicitude que pour les caisses bien garnies, son cœur étroit de mômier ne saurait s'attrister sur le sort de 320 ouvriers jetés sur le pavé!

Quant à la journée de huit heures, elle reste inscrite dans notre programme, et les ouvriers décorateurs n'attendent que le moment propice pour l'imposer à tous leurs patrons en même temps.

Un graveur.

Attention!

Les ABONNÉS PROBABLES qui reçoivent gratuitement, A L'ESSAI, notre journal, sont informés que, au quatrième numéro qu'ils auront reçu, nous disposerons sur eux d'un remboursement de 2 fr., montant d'un abonnement de six mois, auquel nous les invitons à faire bon accueil.

Au cas où ils ne voudraient pas s'abonner, nous leur demandons instamment de nous retourner leur exemplaire, avec la mention REFUSÉ. Cela nous simplifiera la besogne et nous évitera des frais postaux.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu :

1. *Nouveau système philosophique*, par Arthur de Horwatt, élégante plaquette de 45 pages, éditée par Eggimann et Cº, à Genève.

2. *P.-J. Proudhon et la propriété (Un socialisme pour les paysans)*, par Aimé Berthod, un volume in-18 édité par V. Giard et E. Brière, à Paris. Prix, 3 francs.

Ce livre vient à propos à un moment où les idées de Proudhon commencent à exercer dans les milieux les plus divers une si profonde influence et où la question de la propriété paysanne préoccupe si vivement les partisans comme les adversaires du socialisme. Dégager l'unité profonde des conceptions de Proudhon sur la propriété et plus spécialement sur la propriété rurale, montrer leur côté positif et leur valeur actuelle, telle est la tâche que s'est assignée l'auteur. Il nous fait voir, avec une clarté singulièrement méritoire en un tel sujet, comment Proudhon fut constamment préoccupé, à toute époque, et en dépit des apparences contraires, de donner ou de conserver la terre à ceux qui la cultivent, quels moyens pratiques il proposa pour atteindre ce but, et par quels caractères cette doctrine garde un caractère socialiste. Et c'est toute la question des rapports du socialisme et de la propriété paysanne qu'il aboutit ainsi, sinon à résoudre, du moins à poser, en des termes qui contribueront certainement à dissiper quelques-uns des préjugés et des équivoques dont on se plait communément à l'obscurcir.

Un mot personnel

Le politicien Peytrequin n'est pas content de mon dernier entrefilet. Il s'en va deci delà, répétant qu'on a insulté la Libre Pensée. C'est tout simplement grotesque. L'on ne peut donc pas toucher à cet encombrant personnage sans qu'il se figure que l'institution même de la Libre Pensée est menacée. Au contraire, il serait à souhaiter que la Libre Pensée soit débarrassée des libres-penseurs de ce calibre.

Ce qui a paru plus grave à quelques camarades, c'est que le bonhomme crie à qui veut l'entendre que ceux qui ont entrepris la création de l'Ecole Ferrer sont les auteurs de cette attaque et qu'il n'ouvrira pas les colonnes de la *Libre Pensée* pour une souscription en faveur de cette belle œuvre. Je dois donc dire ici que je suis l'auteur de cet entrefilet et que je ne fais pas partie des comité et commission de l'Ecole Ferrer.

Au surplus, il n'y a pas lieu de s'effrayer des menaces de Peytrequin. Ce mauvais prétexte pour lâcher l'Ecole Ferrer serait venu tôt ou tard, car cet incorrigible tripatouilleur ne peut concevoir une œuvre d'éducation en dehors de toute influence et basée uniquement sur le respect de l'enfant. Et il voit avec douleur qu'il n'y aura pas moyen de faire profiter sa politicaillerie de la nouvelle institution, comme il en avait caressé le rêve. Il s'en va donc en claquant les portes. Tant mieux pour l'Ecole Ferrer et tant pis pour ceux qui le suivront. Henri BAUD.

PETITE POSTE

J. J. — Envoyons 50 *Boycotteur* à ton nom, à Mad. Sommes toujours en relations suivies avec D. à Ch., et M., à F.

Edmond. — Reçu mandat 5 fr.

De W. — Rendu les attestations à L. Av., où tu peux passer les prendre.

P. Aragno, H. Grangeneuve, Mario A., reçu vos articles.

Alf. M. — Transmis lettre à l'intéressé, actuellement en vacances.

Tristapatte. — Non, elle ne sera pas prête.

AVIS ET CONVOCATIONS

Union ouvrière de Lausanne. — Mardi 16 août, à 8 h. précises, au local, Maison du Peuple (salle 3) : réunion du comité; à 8 heures et demie, réunion des comités de syndicats.

Syndicat des électriciens de Lausanne. — Samedi 13 août, à 8 heures et demie du soir, au café Baud, rue de Bourg : assemblée générale.

SOUSCRIPTION

pour l'extension de la Voix du Peuple, *en réponse à la coalition des mômiers et des socialistes-jaunes.*

Total au 3 août	Fr. 29,35
A. B., Lausanne	0,50
Total au 10 août	Fr. 29,85

COMPTES DU JOURNAL

Recettes.

Abonnements : Lausanne, 2,12; La Chaux-de-Fonds, 3,—; Montreux, 2,15; Châlon, 3,—; Serrières, 4,21; Yverdon, 15,50; Genève, 2,10; Gresso, 5,—	Fr. 37,08
Vente au numéro : Lausanne, 1,05; Genève, 64,60; Vevey, 6,03	71,68
Souscription	0,50
Total des recettes	Fr. 109,26
Dépenses.	
Comp. et tirage du Nº 32 (1800 ex.)	96,50
Total des dépenses	Fr. 96,50
Déficit au 3 août	Fr. 560,49
Déficit au 10 août	Fr. 547,73

Editeur responsable : Henri BAUD.

Pully-Lausanne. — Imprimerie des Unions ouvrières, à base communiste.

BOYCOTTEZ la bière Beauregard!

SERVICE de LIBRAIRIE des UNIONS OUVRIÈRES

Vient de paraître

L'éducation sexuelle, par J. Marestan. Précis populaire d'anatomie sexuelle. Hygiène et préservation des organes génitaux. Moyens scientifiques d'éviter la grossesse. — 250 pages, 2 fr. 75 franco.

L'art et le peuple, par M. Robin, une brochure, franco 20 centimes.

La Social-Démocratie, par H. Guibeaux, historique du mouvement socialiste allemand, franco 20 centimes.

Croissez et multipliez, par J. de l'Ourthe, franco 15 centimes.

Chansons pour rire rouge et jaune, franco 25 centimes.

LEUR PATRIE

par Gustave Hervé, volume de 315 pages, contient l'exposé de la doctrine connue sous le nom de hervéisme. Vendu jusqu'ici au prix de 3 fr. 50, il vient d'être publié en édition populaire, à la portée de tous. Nous l'envoyons franco au prix de 1 fr. 05.

Les employés de magasin, par L. et M. Bonneff, 32 pages, 20 cent. franco.

L'Internationale, Documents et Souvenirs (1864-1878), tome IV, par James Guillaume. Un volume in-8º de 336 pages, vendu 5 fr. en librairie et que nous pouvons céder, par suite d'une faveur spéciale de l'auteur, au prix de 3 fr. 50 franco.

Réformes, Révolution, par J. Grave, volume de 370 pages, 3 fr. 25 franco.

La Préservation sexuelle (Dr Tay)	1 05
Génération consciente (Sutor),	0 80
Moyens d'éviter les grandes familles	0 35
Ayons peu d'enfants; pourquoi et comment (E. Chapelier)	0 20
Controverse sur le néo-malthusianisme (Robin)	0 25
Contre la nature (Robin)	0 15
Le problème de la population	0 20
Vers régénérateurs (Robin)	0 35
Rapports aux Congrès	0 30
Limitation des naissances (Dubois)	0 20
Pain, loisir, amour (Robin)	0 15
Coupe du bassin de la femme, etc.	0 20
Libre amour, libre maternité	0 15
Population, prudence procréatrice	0 15
Malthus et les néo-malthusiens	0 15
Tous les renseignements sur le malthusianisme théorique et pratique	0 45
La Grève des Ventres	0 15
Chair à canon (M. Devaldès)	0 20
Dégénérescence de l'espèce humaine; causes, remèdes	0 15
Bréviaire de la femme enceinte	4 60
Le droit à l'avortement	3 25
De l'avortement. Est-ce un crime?	3 60
Féconde, roman (Daniel Riche)	3 25
Eléments de science sociale	3 25
Prophylaxia sexualis (Tay)	4 80
Moyens d'éviter la grossesse	1 30

BROCHURES DIVERSES

L'A. B. C. syndicaliste (Yvetot)	0 20
Bases du syndicalisme (Pouget)	0 15
Le Parti du Travail (Pouget)	0 15
La C. G. T. (Paul Delesalle)	0 15
Le Syndicat (Pouget)	0 20
La grève (Delesalle)	0 15
Deux méthodes du Syndicalisme	0 15
Précurseurs de l'Internationale	1 05
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière, Nettlau	0 15
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire (C.G.T.)	0 15
Le Machinisme (Jean Grave)	0 15
Syndicalisme et révolution (Pierrot)	0 15
Travail et surmenage (Pierrot)	0 20
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 15
La grève générale politique (Grimm)	0 25
Grève intermittente et sabotage	0 15
La Tuberculose, mal de misère	0 10
Boycottage et sabotage (C. G. T.)	0 15
Commandite égalitaire généralisée	0 15
Syndicalisme et Socialisme	0 65
La Confédération Générale du Travail, par Emile Pouget	0 65
La décomposition du marxisme	0 65
Le parlementarisme et la grève générale (Dr Friedeberg)	0 15
Leur grève et la nôtre (Bertoni)	0 15
Patrie, Guerre et Caserne	0 15
Militarisme (Nieuwenhuis)	0 15
Le mensonge patriotique	0 15
Travailleur, ne sois pas soldat! (Louis Bertoni)	0 05
Colonisation (Grave)	0 15
Contre le brigandage marocain	0 20
La Guerre (Mirbeau)	0 30
La danse des milliards	0 15
La Mano Negra	0 15
Evolution de la morale	0 30
Justice!	0 20
Prenons la terre	0 10
De l'incohérence à l'assassinat	0 15
Quelques remarques sur le paupérisme	0 35
Le clergé, les royalistes et les jaunes	1 25
Le militarisme (Fischer)	0 20
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne	0 15
Le congrès de Stuttgart et l'antipatriotisme (Hervé)	0 15
L'Antipatriotisme (Hervé)	0 15
La colonisation (Grave)	0 15
Lettres de pioupious (Henry)	0 15
Le Manuel du Soldat	0 15
Le prêtre dans l'histoire de l'humanité	0 30
Les Crimes de Dieu (Faure)	0 20
La peste religieuse (Most)	0 15
Non, Dieu n'est pas (Meslier)	0 15
L'almanach du travailleur	0 35
Communisme et anarchie	0 15
Le désordre social (Hervé)	0 15
Le remède socialiste (Hervé)	0 15
Vers la révolution (Hervé)	0 15
L'école, antichambre de la caserne (Janvion)	0 15
Enseignement bourgeois et enseignement libertaire	0 15
L'hérédité et l'éducation	0 20
Anarchie et communisme	0 15
La grève des électeurs	0 15
Vers la Russie libre (Bullard)	0 45
Un anarchiste devant les tribunaux (Etiévant)	0 15
L'organisation de la vindicte appelée justice	0 15
Les travailleurs des villes aux travailleurs des campagnes (Malato)	0 15
Quelques écrits (Schwytzguébel),	80 c.
La femme et la révolution	0 35
Au café (Malatesta)	0 25
L'éducation libertaire	0 15
Aux jeunes gens (Kropotkine)	0 15
L'Etat, son rôle historique	0 25
Pages d'histoire socialiste	0 30
Les Temps Nouveaux	0 30
Organisation, initiative	0 15
Si j'avais à parler aux électeurs	0 15
La morale anarchiste	0 15
L'amour libre (Vernet)	0 15
L'Immoralité du Mariage	0 15
La Femme esclave (Chaughi)	0 15
Aux Femmes (Gohier)	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 15
A mon frère le paysan	0 10
La panacée Révolution	0 15

Cartes postales assorties de propagande, 60 cent. la douz.

CHANSONS, PIÈCES DE THÉATRE, DESSINS DIVERS

Livres à 3 fr. 25.

Le militarisme et la société moderne.
La Grande Révolution (Kropotkine).
Autour d'une vie (Pierre Kropotkine).
Paroles d'un révolté (Kropotkine).
La conquête du pain (Kropotkine).
La Commune au jour le jour (Reclus)
Etudes révolutionnaires (Guillaume).
Souvenirs d'une morte-vivante.
L'Amour libre (Charles Albert).
Tolstoï et les Doukhobors (Bienstock).
En marche vers la société nouvelle.
Sous la Casaque (Dubois-Desaulle).
Soupes (Lucien Descaves).
Œuvres (Michel Bakounine), 3 vol.
Leur patrie (G. Hervé).
L'anarchie, son but, ses moyens.
La grande famille (Grave).
L'individu et la société (Jean Grave).
La société future (Jean Grave).
La société mourante et l'anarchie.
Psychologie de l'anarchiste socialiste.
Psychologie du militaire professionnel
Le socialisme et le congrès de Londres.
La physiologie morale (Hill).
De la Commune à l'Anarchie (Malato).
Les joyeusetés de l'exil (C. Malato).
Philosophie de l'anarchie (C. Malato).
La Commune (Louise Michel).
Socialisme en danger (Nieuwenhuis).
L'inévitable révolution (un proscrit).
L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (Elisée Reclus).
Au pays des moines (J. Rizal).
Philosophie du déterminisme.
L'unique et sa propriété (Stirner).
Discours civiques (Tailhade).
Les inquisiteurs d'Espagne (Marmol)
Les rayons de l'aube (Tolstoï).
La vie tragique des travailleurs.
Souvenirs d'un révolutionnaire.
Misères du sabre (Descaves).
Temps futurs (Alfred Naquet).
L'Humanité et la Patrie (Naquet).
La révolution vient-elle? (Gohier).
Leur république (Urbain Gohier).
La bonne Louise (E. Girault).
L'antisémitisme (B. Lazare).
Un an de caserne (Lamarque).

L'Internationale, Documents et Souvenirs (James Guillaume). Tome I, 3 fr. Tome II, 4 fr. Tome III, 3 fr. 50. Tome IV, 3 fr. 50.	
L'anarchie (Kropotkine)	1 —
L'homme nouveau (Malato)	1 —
Ferrer, sa vie, son œuvre	0 65
Résurrection (Tolstoï)	2 75
Syndicats professionnels	2 —
Le coin des enfants	3 05